

Aussi, bien loin d'adoucir leur cœur en y faisant pénétrer des sentiments généreux, la victoire ne fit-elle qu'exaspérer la fureur dévastatrice de nos ennemis; aussi, bien loin de satisfaire leur rage homicide, les flots de sang qu'ils répandaient quotidiennement, ne servaient-ils qu'à l'aviver encore davantage.

Sans miséricorde, ils infligèrent à nos autres places de guerre de l'Est, le même traitement qu'à Strasbourg.

Phalsbourg, Belfort, Toul, devinrent d'affreux brasiers, de lamentables amas de ruines sous lesquels étaient ensevelis des milliers d'infortunés dont un grand nombre appartenait à l'élément civil de la population.

A Soissons l'hôpital fut réduit en cendres; à Mézières l'ambulance fut incendiée par les obus *sans qu'on pût sauver les blessés*; à Rocroi le tiers de la ville fut brûlé.

Le bombardement de Verdun fut particulièrement meurtrier pour les habitants de cette ville. Un jour, notamment, un obus éclata au milieu d'un groupe de femmes qui s'étaient réunies dans un but charitable, et tua la plupart de ces malheureuses.

Indigné de tels attentats contre le droit des gens, le commandant de la place de Verdun, le général Guérin de Waldesbach, un Alsacien à l'âme vaillante et généreuse, adressa au général Von Gayl, vrai Prussien au cœur de bronze, la lettre suivante :

“ Général, j'avais pensé jusqu'à ce jour, que la guerre entre la Prusse et la France devait être un duel entre deux armées et j'étais bien loin de m'imaginer que des habitants inoffensifs, des femmes, des enfants, verraient leur fortune et leur vie si injustement engagées dans la lutte.

“ Si vous pensez que cette manière d'agir de votre part, que je me dispenserai de qualifier, peut contribuer en quoi que ce soit à hâter la reddition de la ville, vous êtes dans une profonde erreur. Ce que les habitants ont souffert jusqu'ici, n'a servi qu'à augmenter l'abnégation que commandaient leur position et leurs sentiments patriotiques.”